



GIRL

ENTRETIEN AVEC EDNA O'BRIEN

Quel a été le déclencheur pour écrire l'histoire violente de Maryam, victime du groupe terroriste nigérian Boko Haram ?

Edna O'Brien : Le déclencheur est venu de la lecture d'un court article de journal en 2014. Cet article évoquait en quelques mots la présence d'une jeune fille errant avec un nourrisson dans la forêt de Sambisa, au cœur de la région montagneuse de Gwoza utilisée comme refuge par le groupe terroriste Boko Haram, au nord-est du Nigéria. L'article décrivait l'enfant et sa mère comme affamées, ne sachant ni où elles se trouvaient, ni leurs noms, errant l'esprit hagard. J'ai su à l'instant même où je l'ai lu, que je devrais raconter cette histoire, parce qu'elle trouvait une résonance profonde en moi. Dans le processus d'écriture, il arrive parfois que l'on s'ouvre mystérieusement à des choses que l'on ne connaît pas. J'ai laissé les images venir à moi, j'ai vécu chaque instant des scènes de violence en les écrivant, la scène de lapidation par exemple : de la puissance des jets de pierre à l'excitation des hommes, jusqu'à la fierté de cette femme avant d'être défigurée. Cette expérience de violence, je ne l'ai pas apprise dans un livre, au contraire je la portais au fond de moi. C'est là que réside le mystère de l'écriture qui, si elle est souvent laborieuse, offre par instant des évidences inattendues. Le début de *Tu ne tueras point (Down by the river)* écrit en 1998 racontait déjà un événement d'une grande cruauté, le viol d'une jeune fille par son père. Si je n'ai pas vécu les épreuves de mes héroïnes, les violences faites aux femmes sont loin de m'être étrangères. Un écrivain n'a besoin que d'entrapercevoir la violence - ou la beauté -, pour l'absorber et en restituer une histoire qui soit aussi perturbante. Si j'écris sur la violence, ce n'est pas dans un style de série B, je veux que cela soit cru et féroce avec, presque ironiquement, une forme de poésie. Souvent les féministes m'ont accusée de n'écrire que des personnages de femmes victimes, une accusation à laquelle je peux rétorquer que mes héroïnes ne sont pas seulement des victimes mais des femmes qui, malgré un passé douloureux, s'en sortent en combattant. Et qu'il existe différentes manières de se battre. C'est pourquoi l'héroïne connaît à la fin du livre une véritable sensation de calme et d'espoir, d'une intense luminosité.

On vous a demandé parfois pourquoi écrire, en tant qu'auteure irlandaise, l'histoire d'une jeune femme nigériane.

J'ai écrit l'histoire de cette jeune nigériane, parce que j'aime les Grecs, les tragédies grecques. C'est un récit dans lequel je tente de saisir cette émotion primaire, primitive, que toute personne ressent dans une crise telle que celle vécue par les filles de Boko Haram. Je me suis rendue au Nigéria à plusieurs reprises pour rencontrer ces dizaines de filles qui avaient réchappées aux terroristes. Certaines étaient amies, d'autres sœurs, ou mères. J'y ai aussi rencontré les personnes travaillant dans les organisations d'aide aux victimes, des médecins et psychologues spécialisés dans les traumatismes, ainsi que des villageois. J'avais beaucoup de matière entre les mains, un canevas très vaste, avec de nombreux portraits, mais il m'a semblé primordial de raconter l'histoire par le biais d'une seule protagoniste afin qu'elle devienne crédible et authentique. Le tragédien français Jean Racine était lui-même inspiré par les mythes grecs, ces destins tragiques touchent tout le monde, d'une manière équivalente. Ce n'est pas la géographie qui importe mais bien l'imaginaire et l'empathie suscités par ces récits. En exergue de *Girl*, je cite d'ailleurs Hécube qui dans *Les Troyennes*, dit aux femmes : « *Voici le linge pour bander vos blessures* ». Si un livre ne peut pas soigner, il peut du moins en suggérer la possibilité. Je tiens à insister sur le fait que *Girl* reste avant tout une œuvre de fiction. Mon processus d'écriture est long, impliquant de nombreuses relectures et réécritures. L'écriture d'un livre est similaire à une longue récitation un peu folle que l'on se fait à soi-même dans sa tête, on se parle du réveil au coucher, jusque dans le sommeil. Pour écrire ce livre, j'ai dû me débarrasser de tous mes accessoires habituels, de mon pays, l'Irlande, de sa géographie et de ma mémoire, de mon équipe et de mes compagnons habituels, de mes amours. Tout cela a constitué un parcours d'obstacles dans l'écriture, comme si je n'avais jamais écrit de livres auparavant. Deux livres m'ont alors accompagnée dans ce parcours, je relisais chaque jour des extraits de *Au cœur des ténèbres* de Joseph Conrad, pour cette sensation de l'Afrique, cette obscurité et le sentiment d'infini qu'il évoque, ainsi que *En attendant les barbares* de John Maxwell Coetzee.

Vous évoquez la voix de l'héroïne qui vous habitait lors de l'écriture.

C'est une fusion complexe, je ne peux pas dire que j'ai écrit du point de vue d'une seule et unique jeune fille nigériane mais plutôt de celui de toutes les jeunes filles, en mêlant leurs sentiments et leurs voix à la mienne pour leur donner vie. C'est l'identification inexplicable que j'ai ressentie pour le destin tragique de ces filles qui m'a permis d'écrire ce livre. Lorsque je les ai rencontrées en personne, elles étaient hésitantes, leurs récits étaient courts et laconiques, voire lacunaires. Il me fallait atteindre leurs imaginaires, leurs mondes oniriques, c'est à cet endroit-là que se joue le travail d'invention de l'auteur. La fiction m'a permis de toucher aux limites de l'endurance, et de la résistance, et c'est là que réside le pouvoir de la poésie. Dans ses carnets intimes, Maryam écrit : « *Je demande à Dieu, s'il te plaît ne me donne plus de rêves, vide-moi de tout ce qui a été.* » Les rêves ont une présence immense dans nos vies, nous rêvons entre 6h et 8h par nuit et parfois le jour. Ils sont souvent plus inspirants et créatifs que les conversations qui rythment nos journées. J'ai appris à aimer les rêves. La plupart des victimes de Boko Haram les ont oubliés ou refoulés, il me fallait alors les imaginer et les rêver moi-même. Au début du livre, Maryam rêve d'un devoir d'école sur l'histoire des arbres qu'elle a écrit enfant, ce chapitre permet au lecteur de sentir la prédilection de cette héroïne pour les livres, jusqu'à l'imaginer auteure de sa propre histoire. Elle décrit avec beaucoup de poésie la dimension magique associée aux arbres et leur capacité extraordinaire de résilience. J'avais ressenti ce sens druidique et prophétique des arbres pendant mon enfance en Irlande, et les spécimens que j'ai pu observer lors de mes séjours au Nigéria m'avaient impressionnée. Ils sont très clairsemés dans les paysages, presque isolés, ils semblent incarner des personnes et leurs histoires.

Propos recueillis par Marie Richeux pour France Culture

Mis en texte par Moïra Dalant pour le Festival d'Avignon 2020